

Sous le joug

Autor(en): **Milandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 49

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*A Vaulion il y a
Une belle fontaine*

Une belle maison aussi, et toute neuve. J'ignore le nom du propriétaire mais je félicite l'architecte que je ne connais pas davantage. Mais pourquoi tant de fenêtres sans fleurs, en été, surtout en été morose ? Est-ce que les géraniums et les clochettes bleues subissent telle hausse en quittant la plaine que la prudence budgétaire en limite à ce point l'usage ? Il n'y a guère qu'une abondance florale pour vaincre la monotonie de ces longues rues de villages jurassiens, pour apporter quelque charme à ces façades pâles souvent veuves de persiennes vertes.

L'air est pur, vif en ces lieux et la santé générale doit être convenable. Vaulion est tout le reste un nid dans toutes les acceptions, car dans les rues s'ébattaient plus d'enfants que dans ces villages français se mourant d'anémie raciale. Vaulion n'a pas, comme l'écrivait Henry Bordeaux, « peur de vivre ». Vaulion a deux cents enfants pour assurer, Dieu voulant, la continuité de ses annales.

Edouard Rod écrivait jadis une charmante nouvelle : « Les trois cœurs ». Le souvenir de ces fines pages du grand écrivain vaudois nous est remonté à l'esprit tandis que sur plusieurs édifices et fontaines nous regardions les poétiques armoires du village.

« Pour être moins bruyant que celui d'autrefois, écrit l'auteur précité, l'amour d'aujourd'hui — le vrai — n'en est pas moins profond... La jalousie le tue, mais en lui épargnant le délire et les violences. Il est conscient et sage, il est bienveillant et bon. » Ainsi soit-il pour les « Trois Cœurs » dont tel passant discret fait souvent, à Vaulion, pénétrer dans son écusson personnel et secret, Edouard Rod aurait-il cheminé par ici et stationné pensif devant ce blason communal ? Nous l'ignorons, mais il nous plaît de rappeler son souvenir aux générations oubliées.

La nuit descend, Vaulion s'illumine de cent clartés électriques. Les fenêtres du vieux temple laissent passer quelques lueurs de lustre. Montagnards, jeunes et vieux, pénètrent gravement dans leur cher sanctuaire. Et pourtant, c'est soir de lundi. Deux prédicateurs de passage ici ont tenu à parler à tout ce monde.

Les appels divins se succèdent et l'auditoire est fort attentif. Pour l'étranger un fait étonne d'abord puis saisit : les trompettes de Vaulion retentissent admirablement, harmonisées et tempérées en leur éclat par je ne sais quel respect du saint lieu.

Des psaumes chantés en pareille harmonie, ce sont de beaux chœurs et puissants. Vaulion ce soir apparaît comme une bourgade israélite du temps où l'on « sonnait de la trompette ».

De quel village peut-on en dire autant ?

Ch. Clavel.



L'ESCARGOT

NOUS les goûts sont dans la nature et moi qui fuis les hommes parce qu'ils sont, sauf de rares exceptions, égoïstes et cruels, j'aime l'escargot.

J'aime l'escargot parce qu'il n'a pas l'épouvantable laideur du crapaud pustuleux.

Je l'aime parce qu'il n'a pas la férocité du tigre, la stupidité de l'âne, la bêtise de l'oie, du dindon, de la moule ou de l'huître.

Il n'a pas non plus la saleté du cochon.

Ni la malice du singe.

Il n'est pas armé d'un aiguillon comme la guêpe, d'un dard comme le scorpion et il ne devient jamais subitement enragé comme le chien.

Il ne se tortille pas comme un serpent et s'il se faufile dans l'herbe comme ce dernier, ce n'est pas pour mordre traîtreusement la main de qui voudrait le caresser.

Ce n'est pas lui qui nous a fait expulser du paradis terrestre.

L'escargot est un charmant petit animal paisible qu'on n'entend pas, pendant les nuits d'hiver, hurler comme les loups et pendant les belles nuits d'été s'égosiller comme ces rossignols diaboliques qui vous empêchent de dormir par leur vacarme.

Il n'a pas le dos hérissé de piquants comme le hérisson et la langouste et il ne vous communique pas la fièvre typhoïde, la peste, le choléra, la gangrène et la coqueluche comme les microbes.

Il n'est pas l'ennemi de la vigne comme le phylloxera.

Bien qu'il soit armé de cornes, il ne vous les enfonce pas dans la poitrine comme la vache.

Il ne vous donne pas de coups de pied comme le cheval et ne se fourre pas dans nos greniers pour y dévorer nos récoltes comme le charançon.

Il n'a pas la fourberie de cette canaille de hanneton qui, après avoir baféré toutes les feuilles et les fleurs de nos arbres fruitiers, se change en vers blancs pour attaquer nos pissenlits par la racine.

— Il ne fait pas comme l'hirondelle, son nid au-dessus de nos portes pour laisser tomber des... saletés sur les passants.

Il ne pique pas comme le moustique ; il ne nous donne pas de démangeaisons comme la puce, la teigne, le pou de bois, le maringouin, l'aoutat, le vendangeon...

Il ne met pas nos vêtements de laine en charpie, comme les mites.

Ce n'est pas un sauteur comme la sauterelle.

Il n'est pas avare comme la fourmi.

Il ne possède pas comme le crocodile, une mâchoire qui vous coupe un particulier en deux, d'un seul coup de dent.

Il ne fait pas ses ordures dans les cendres comme le chat.

Il ne tombe pas dans nos verres comme la mouche.

Il ne se parfume pas comme le bouc.

Il ne vous oblige pas, comme le lièvre et la perdrix, à acheter une arme perfectionnée qui coûte des centaines et des centaines de francs, et à vous ruiner en permis et en munitions pour l'attraper.

Il ne pousse pas la familiarité jusqu'à vouloir partager notre lit comme la punaise.

Il ne pince pas comme l'écrevisse.

Il have, je veux bien, mais il n'est tout de même pas aussi bavard qu'un... député.

L'escargot est le plus propre de tous les animaux, il ne sort que lorsqu'il peut prendre sa douche.

Il est le plus doux, le plus sage, le plus modeste, le plus honnête, le plus tranquille, le plus discret, le plus inoffensif de tous les animaux qui soient sortis de l'arche de Noé.

C'est pour le récompenser de toutes ses qualités que je l'aime... Que je l'aime dans sa coquille, assaisonné avec un mélange de beurre frais et de persil haché, passé au four et accompagné d'une bonne bouteille de Dôle.

A la vôtre !

Louismême.

A TRAVERS NOTRE VIEUX LANGAGE

SUR le territoire de la commune de Rougemont se trouve un endroit qui porte le nom de Sierne des Heures. Singulier nom pour une sierne ! Je serais bien étonné si le nom de cette sierne avait quelque chose à voir avec les heures. Il est probable qu'on se trouve ici devant un cas de traduction maladroite du patois en français.

Désauré ou *déjauré* est un vieux mot patois, presque oublié aujourd'hui et qui signifiait en haut. On disait aussi *les déjàuré* pour les hauteurs. Le Sierne des Heures en français est très probablement en patois la *Chiernè déjàuré*, la Sierne des hauteurs, ou la Sierne la plus haute.

* * *

Nos ancêtres avaient le sens de l'observation et les noms qu'ils donnaient aux localités étaient

le plus souvent très expressifs. En voici une nouvelle preuve :

Tout le monde, à Château-d'Oex, connaît le Morsallaz et la pittoresque petite éminence arrondie au pied de laquelle est bâtie la maison. Sait-on qu'en patois, *ou morsallâ* ou *morchallâ* désigne précisément un marteau ou dent mâchelière. Impossible de trouver une application plus juste et plus pittoresque. Le Morsallaz possède une dent qui résiste victorieusement à la carie et sur laquelle jamais aucun dentiste n'exercera ses talents.

* * *

Château-d'Oex possède Ensonlemont et Rosinière Ensonlesfous.

Enson est un mot qui signifie de l'autre côté, au-delà. Ensonlemont, c'est au-delà du mont, et ce nom convient parfaitement au col d'Ensonlemont.

Et Ensonlesfous ? Qu'est-ce que les fous viennent faire ici ? Encore une fois appelons le patois à notre secours. Ensonlesfous devient en patois Enson les faous et tout s'éclaire. Enson les faou signifie au-delà des fayards ou des hêtres. Ce nom, qui paraissait ridicule, devient tout à fait compréhensible.

La bonne colle. — Tapinon était à peine entré dans un grand magasin qu'il aperçut une pièce d'or sur le tapis. Il laissa négligemment tomber ses gants et se baissa pour la ramasser. A son grand regret, il constata, en se relevant, que la pièce était toujours là. Manœuvrant avec une prudence infinie, il fit un petit tour et repassa au même endroit. La pièce était toujours là. Cette fois, Tapinon laissa tomber son mouchoir, regarda prudemment autour de lui, se baissa et ramassa son mouchoir. Mais la pièce ne vint pas. Alors, prit de colère, il laissa tomber son chapeau. Au même instant, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna furieux, et vit devant lui un employé de magasin qui, d'une voix aimable, lui dit :

— Permettez-moi, monsieur, de vous recommander la colle forte de la maison. Elle est sans rivale, comme vous avez pu le voir.

Et Tapinon, honteux et confus, allongea soixante centimes pour une petite bouteille de colle forte qui pouvait bien valoir trois sous.

SOUS LE JOUG

A Divico.

JEAN-PIERRE, le grand paysan, droit comme un i, fort comme un chêne, est rentré des champs. Il a fini sa journée et, sur le banc devant sa maison, il s'est assis. Dans le petit jardin, déjà vendangettes, tournesols et dahlias disent l'automne qui vient, la brume monte du vallon des Pâquis... Jean-Pierre écoute les bruits familiers du village, de son village, qui étend ses larges toits bruns sur les maisons et sur les granges pleines... Les regains sont finis, Jean-Pierre a rentré le dernier char ce soir. Il est là blotti dans l'ombre de la grange, serré, peigné selon les règles, il a passé le seuil et roulé avec un bruit sourd de tonnerre sur les planches de l'aire.

— Salut Jean-Pierre...

— Salut Alfred.

— Fini les regains ?

— Oui, bien pour cette année...

— Quelle peine on a eu, hein ?

— Alors ! !

— As-tu pris du monde ?

— Non, il y a Georges qui est venu s'aider un pair de jours.

Alfred fouille dans sa poche et sort un *Journal d'Yverdon* passablement chiffonné.

— As-tu lu le *Journal*, Jean-Pierre ?

— Oui...

— Tu as lu « Les Jours » de Divico ?

— C'est sûr !

— Alors, ??

— Alors... rien ! chacun son idée, n'est-ce pas ? Si je voulais me mettre à noircir du papier pour dire le contraire de ce que dit Divico, et bien, probable qu'on m'imprimerait aussi...

— Oui, c'est sûr ! mais tout de même c'est

bien toi qui est visé dans cet article ; c'est-vrai que tu as eu une « tirée » avec Georges ?

(Georges et Divico c'est tout un, tout le monde sait cela au village).

Lentement Jean-Pierre répond :

— Oui, c'est vrai, et même une tirée joliment sérieuse, à propos de mes jougs — ça ne m'a pas étonné de lire cet article... Comme il le dit, il m'en a fait, une scie ! — et moi, je n'ai rien voulu savoir. ...Tu sais comme ça va, Alfred, on commence par rire et par plaisanter, et puis ça tourne à l'aigre, on finit par se dire des choses désagréables et par se fâcher à de bon ! Non ! mais quel préche il m'a tenu ! Que les jougs étaient barbares, que les bêtes ne pouvaient pas chasser les mouches, que ça les courbe contre terre, que c'est la vieille mode, que Baridon a lâché les jougs pour prendre le harnais, et qu'il a eu bien raison, que Baridon peut rentrer du champ sur son char, tandis que moi je dois être à la tête de mes bœufs ; que c'est cruel, que c'est vilain, humiliant... que c'est rigide, brutal, mauvais ; et encore, et encore, je te dis, Alfred, ça durait plus long que le psaume 119 ; à la fin, ça m'a fâché. Je lui ai demandé s'il était devenu commis-voyager en harnais pour tant vouloir m'en faire acheter ; et puis, s'il n'avait pas été dernièrement nommé membre honoraire de la Société protectrice des animaux... ça l'a fâché aussi, et il est parti.

— Ecoute, Jean-Pierre, il y a bien des gens qui ont changé, Divico n'a pas tant tort !

— Qui te dit que ceux qui ont changé ont eu raison ? D'abord quand on a une belle paire de bœufs, on ne la met pas au harnais. Georges-Divico n'y connaît rien. Un bon joug de frêne, c'est ce qu'il y a de mieux pour les bêtes à cornes. Elles ont leur force dans le front et dans le cou, tout le monde sait ça, et pas dans les épaules. Il n'y a qu'à voir comme le bon Dieu les a bâties pour comprendre que le collier leur va comme... comme un tablier à une vache.

Et puis, va-t-en voir « ruser » une bête au collier ! On l'a bien vu en 14, quand les chevaux étaient loin. Il y a un type du bas du village qui a cru que ça irait tout seul de « ruser » une vache. Il choisit une belle vache, « Marquise », forte, solide, et la met au harnais dans les brancards, Tu aurais dû voir cette vaise, Alfred ! Les femmes criaient, le propriétaire jurait, la vache « treludait » le char, « segognait » dans les brancards, en avant, en arrière, de côté, tant et si bien que le char a versé, les traits ont cassé, et voilà la « Marquise » partie au galop dans le verger, elle a traversé toute la vigne, enfoncé une haie, on l'a cru folle... Ensuite, c'est moi qui l'ai « rusée » ; j'avais une bête très sage au joug, on a lié la « Marquise » avec... en deux jours ça allait comme un charme. On en a rusé une seconde et pendant toute la « mob », chez Henry Chollet, les vaches ont marché au joug. On avait retrouvé au galetas, dans un coin, les vieux jougs, les timons des chars et tout l'entraînement.

Alfred a écouté sans interrompre ; le silence tombe entre les deux hommes, et c'est Alfred qui dit timidement :

— Pourtant Jean-Pierre, tu as dit l'autre jour que si un de tes jougs se brise, tu ne le remplacerais pas : c'est donc que tu comptes changer une fois tout de même ?

Jean-Pierre s'est levé, il a marché vers sa grange. Là, contre le mur, le joug est appuyé. Sur un tablar, les coussins de front et les oreillettes échevelées. Jean-Pierre passe sa main calleuse, durcie par le travail, sur le joug, au bois lisse, solide et brillant.

— Je l'ai dit, c'est vrai, mais vois-tu, Alfred, ce n'est pas moi qui briserai ce joug, il vient de mon grand-père, il durera plus que moi.

— Possible, après tout, chacun son idée, l'ennuyé c'est d'avoir eu une « tirée » avec

Georges, mais vous voulez assez vous recommander.

Et le voisin Alfred s'éloigne vers sa demeure.

Dans le soir qui tombe, Jean-Pierre reste seul, appuyé contre le mur de la grange. Il est triste d'avoir eu une « tirée » avec ce bon Georges qui ne pensait pas mal dire... mais aussi qu'avait-il besoin d'insister de la sorte ?

Son attelage malheureux ? Allons donc ! Qu'est-ce qu'il en sait Georges ? Est-ce qu'elles le lui ont dit peut-être, les bêtes ? Oui, c'est sûr, il y a les changements qui amènent le progrès, les inventions qui facilitent la vie, diminuent le travail. Mais cette histoire de harnais et de collier pour remplacer les jougs, c'est « blanc bonnet pour bonnet blanc », et ce n'est pas lui, Jean-François Dyens, qui abandonnera la façon antique de lier les bœufs.

Douce, presque attendrie, sa pensée remonte le long des années jusqu'à son enfance. C'est loin déjà ! Il voit son père dans cette même maison, où vivent les Dyens depuis des cent ans en arrière, son père, dans le matin clair des jours de printemps, il lui semble entendre dans la lumière blonde du premier rayon, la voix mâle et bien timbrée.

— Hé, Jean-Pierre, viens voir « jouer » les bêtes avec moi !

Et lui, petit gars alors, il entre dans l'étable sombre, pleine de la chaude haleine des bêtes, il se glisse entre les deux grands bœufs qui occupent les premières places à l'entrée, il détache les liens et de sa voix claire d'enfant, il crie bien fort : « Ohé, Rami !... Folly !... ohé !... »

Lentement, comme à regret, les bœufs tournent leurs têtes, tournent leurs grands corps taillés pour le travail, et, sans hâte, se dirigent vers la porte de l'étable, et lui crie toujours : Ohé, Rami !... Folly ! ohé !

Derrière lui, les vaches paisibles ruminent. Dehors, dans le carré lumineux de la porte, son père attend. A mesure que s'avancent les bœufs, il garnit les têtes frisées des frontails gris, puis il soulève le joug à deux mains et lie les fortes cornes claires... Les voilà « jougués ». Maintenant ils traversent la cour... il ne reste plus qu'à les faire reculer vers le char à échelles et à fixer la cheville au timon. Posant sa main sur la flèche, devant les belles têtes courbées pour l'effort, le père se met en route vers la campagne encore trempée de rosée, où monte le chant des alouettes...

Jean-Pierre, du seuil, les regarde partir... et les bœufs lui paraissent immenses, dans la nudité claire de leurs grands corps libres.

...Le père est mort et c'est maintenant lui, Jean-Pierre, qui appelle son fils le matin : « Hé, gamin, viens m'aider à jouer les bêtes. »

Comme autrefois la voix claire d'un enfant crie dans l'ombre de l'étable :

« Ohé ! Rami ! Folly !... » Car les mêmes noms se donnent d'année en année aux paires de bœufs qui se succèdent.

Et c'est le même joug lisse et fort qui se lie encore au front des bêtes.

... Changer cela ?... Non ! Il semble à Jean-Pierre que la chaîne avec le passé se romprait. Les Dyens sont conservateurs et ont le culte des ancêtres et des choses du passé.

Que Baridon garnissent ses vaches de harnais neufs zébrant leur pelage clair de lignes noires, qu'il se prélassse sur son char, que la Société protectrice des animaux crie à la cruauté : que Georges Divico l'accuse en termes éloquentes d'être un têtard, un encroûté, un tortionnaire impénitent... tout cela ne changera pas les idées de Jean-Pierre. La seule chose qui l'ennuie c'est d'avoir eu une « tirée » avec Georges, il faudra régler cela au plus vite ! On est libre ; chacun ses idées, n'est-ce pas ?

Pour ses bêtes Jean-Pierre gardera le joug. Souvent encore, je verrai passer devant ma

porte ouverte le beau et fort paysan de chez nous, conduisant ses bœufs la main sur le timon du char, devant les fortes têtes, sous le joug.

(Journal d'Yverdon.)

Milandre.

Grand Théâtre de Lausanne. — A la demande générale et en présence du triomphal succès obtenu, la Direction a décidé de donner une cinquième et une sixième représentations de « La Guitare et le Jazz-Band », l'exquise comédie en 4 actes de MM. Henri Duvernois et Robert Dieudonné, qui fait courir tout Paris au Théâtre des Nouveautés.

Cette pièce délicieuse, à l'esprit le plus fin et aux ravissantes scènes sentimentales, a déjà fait des salles comblées à Lausanne. Dernières représentations : dimanche 7 décembre, en matinée à 14 h. 30 et en soirée à 20 h. 30. Prix réduits du dimanche.

Royal Biograph. — Afin de donner toujours plus de variété à ses spectacles, la direction du Royal Biograph présente cette semaine un film qui, quoique d'un genre des plus réalistes, n'en est pas moins un spectacle artistique dans toute l'acception du mot. En effet, « Les Brigands » est un film des plus mouvementés, d'un scénario des plus intrigants. Outre cette œuvre, une comédie comique en 2 parties qui assurera au spectateur une demi-heure de bon délassement : « Arrête ta locomotive ! »

Théâtre Lumen. — Cette semaine, la direction du Théâtre Lumen présente le film le plus drôle de la saison, « Les Lois de l'Hospitalité ». Il paraît difficile en effet de produire une œuvre comique d'une gaieté aussi imprévue et, disons-le, aussi supérieurement remarquable. C'est le fou-rire le plus complet amené par des scènes d'ailleurs intéressantes et bien combinées. C'est certainement une des meilleures productions que l'on a vues à ce jour. Le premier film « Guerrita » est un spectacle d'amour qui se déroule au pays de Carmen.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bro

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ASSURANCES



Vous assurerez à La Suisse
UN CAPITAL pour vos vieux jours
UNE DOT pour vos enfants
UN HÉRITAGE certain pour votre famille



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

AUX SEMEURS VAUDOIS 40, rue de l'Alé, 40
Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Arbres fruitiers, Rosiers, etc.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS Mce

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11
Représentation devant tous juges. — Recouvrements.
Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

CERCUEILS riches et ordinaires — P. SCHUTTEL
Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

ELECTRICITÉ LOUIS CAUDERAY
Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE
Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.28

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne